



Lettre trimestrielle n°71 1/2020



Edito

Inauguration

Maisons de l'avenue Cécile

Suzanne Jannin

Mons Avant Mons Après

* Correspondance : Association Historique de Mons en Barœul - Le Fort, rue de Normandie, 59370 Mons en Barœul ou : infos@histo-mons.fr

* Accueil au local sur rendez-vous par courriel infos@histo-mons.fr

* Site internet : www.histo-mons.fr - Responsable de la publication Freddy POURCEL - ISSN 1968-9160



Nos meilleurs vœux pour l'année 2020

Le C.A. et l'équipe de rédaction, vous présentent leurs meilleurs vœux pour l'année 2020. Cette année la carte de vœux de l'association est inhabituelle. C'est un jeu de l'oie, que nous avons développé sur une idée de Chantal Rossignol. Bien sûr, c'est un jeu historique.

Parcours libres

Nous développons des parcours libres dans notre ville, suivant divers thèmes. Les premiers qui ont été réalisés pour les JP 2019 : "Le nouveau Mons" et "L'ancien Mons ". Un thème sur les tours de l'Europe et le quartier est en préparation. Et d'autres suivront.

Vous trouverez joint à cette publication, le premier parcours intitulé "L'ancien Mons".

Archives

L'association possède de nombreuses archives.

Elles sont ouvertes dans l'optique de recherches pour une étude, ou un article.

Les recherches s'effectuent au local, en présence de l'archiviste ou de son délégué.

Vous pouvez aussi les enrichir, en nous confiant des documents. Si vous ne voulez pas vous en séparer, nous avons les moyens de les numériser. Ces documents ou leurs copies, pourront être utilisés par l'association dans une recherche ou un article.

AG 2020

Nous avons prévu notre AG pour le samedi 4 avril à 14h30 dans la salle de projection du Fort (Cour sud, en face de notre local).

Nous vous invitons à renouveler votre adhésion, notamment pour pouvoir voter lors de notre AG

Il y aura une élection de nouveaux administrateurs. Deux sont sortants et peut-être que d'autres personnes voudront se porter candidat au CA, il suffit de nous envoyer un courrier postal ou courriel à : Association Historique de Mons en Barœul - Le Fort, rue de Normandie, 59370 Mons en Barœul

ou : infos@histo-mons.fr

Journées du Patrimoine 2020

Nous préparons une exposition pour les JP 2020. Le thème retenu est Mons par la photo ou carte postale, comparée au Mons d'aujourd'hui.

Le titre n'est pas encore défini. Toutes les idées et participations sont les bienvenues.

Forum des associations

Nous étions présents au forum des associations. Une bonne opportunité pour nouer des contacts avec d'autres associations. Ce devrait être aussi une vitrine pour ceux et celles qui veulent s'impliquer dans le monde associatif. Nous sommes toujours à la recherche de nouveaux adhérents qui pourraient nous apporter leur aide, leurs compétences... La recherche historique nous semble indispensable pour comprendre notre société actuelle.

Freddy Pourcel

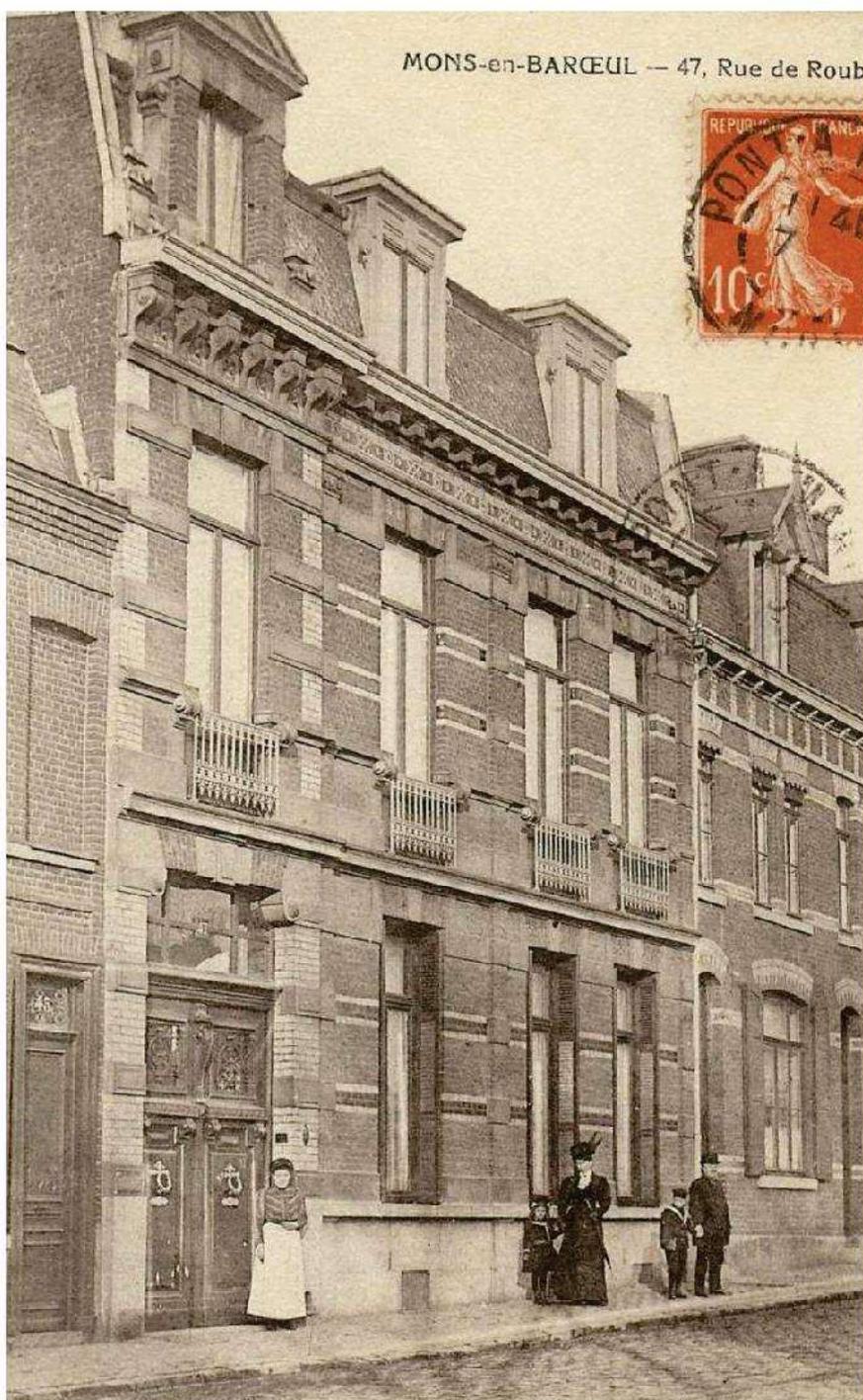
Inauguration

A la fin du 19^e siècle, l'importante croissance de notre commune nécessite pour la détermination des adresses, une dénomination précise des voies de communication. Lors de la séance du Conseil municipal du 10 août 1896, le Docteur Georges Dumont, *conseiller*, résidant 47 rue de Roubaix à Mons en Barœul, propose 36 nouvelles appellations de rues. C'est ainsi que dans l'ancien hameau du petit Lannoy (*quartier de la Chapelle d'Elocques*), le nom de « nouvelle rue Delcroix » prend celui de « rue des Sarts ». Ce médecin est né en 1863 au 5 rue de Paris à Lille (*fils de Romuald, marchand de nouveautés et Marie-Synthe Decarpigny*). En 1887, il réside au 11 rue de La Louvière.

En 1896, Georges habite avec ses parents dans la maison ci-contre. Il épousera en 1899 à Wambaix (59) Louise Delacourt native et fille de cultivateurs de ce petit village. Ils auront des enfants nés à Mons : Georges Romuald (1900) et Marie (1903) qui se mariera en 1924 dans notre commune avec Noël Rogeau, patron brasseur au 216 rue Pierre Legrand à Lille-Fives.

Sur cette photo de 1911 on voit le couple et les enfants, ainsi que la servante Aline Larivière, née en 1883 à Denain (*père tailleur d'habits*).

Au cours de la Grande Guerre, Georges Dumont, Chevalier de la Légion d'honneur, médecin major de 1^{re} classe du Service de Santé du Gouvernement militaire de Paris (*GMP*), décédera d'une congestion cérébrale le 12 mars 1918 au 5 rue Jean-Jacques Rousseau à Paris 1^{er}. Il était domicilié à Levallois-Perret. Son corps sera ramené dans notre commune et déposé dans le caveau familial. Son épouse Louise Delacourt, décédée à Compiègne le 24 avril 1978 (*âgée de 106 ans*) le rejoindra, ainsi que sa fille Marie décédée en 2002 (*âgée de 99 ans*). Le monument est encore présent et se trouve face au jardin du souvenir.



Le nom de DUMONT Georges est inscrit sur notre monument aux morts.

Lors d'une délibération du conseil municipal monsois du 28 septembre 1962, le Maire expose le problème d'une rue et une avenue portant le nom « des Sarts ». Lesquelles éloignées entre elles, ne sont plus situées dans le lotissement désigné sous la même appellation. D'autre part, une voie nouvelle a été aménagée dans le lotissement réalisé sur l'ancien stade Jules Lemaire (*l'entrée principale se trouvait avenue Virnot*). Le lotisseur s'en remet à l'administration municipale pour la dénommer. Pour faciliter leurs relations, les riverains demandent à connaître le nom qui lui sera donné.

Afin de faire cesser la confusion entre les deux premières voies et répondre au désir des riverains de la voie nouvelle, la commission d'administration générale propose les désignations suivantes : rue des Sarts renommée rue Pascal et avenue des Sarts en avenue du maréchal Foch. Ci-dessous l'inauguration de la rue Pascal (ancienne rue des Sarts). Le départ du cortège se situe au niveau de la rue Victor Hugo.



On y voit le Maire Félix Peltier en 1. Les Adjoints : Lucien Devos 2 – Jean Caloin 3 (*épicier au 4 rue Victor Hugo*) – Paul Desmoutier 4 – Henri Poncheele 7. Le Conseiller Lucien Vankovenberghe 6. Le sous-chef municipal de bureau Jean Lesurque 5. Raymond Verfaille 8, habitant de la rue des Sarts (*né rue du Becquerel en janvier 1915, sa mère tenait le cabaret « Au Savoyard »*).

Aux angles de la rue il y avait deux cabarets. A gauche « *Le Petit Château* » tenu par Elodie Duthilleul, épouse du maçon Charles Demuynck. A droite, celui de Raymonde Flament, veuve de Raymond Devos (*décédé à Lille le 25 août 1957*), café anciennement « *Chez Camille* » qui était tenu par Marie Fruit. Au fond on aperçoit la boucherie de Lucien Scrève qui se situait sur Lille-Fives au 178 rue de Lannoy, quartier de la chapelle d'Elocques.

Texte Francis Clabaux, collaboration Annie Beaurenaud et Monique Chabeau
Archives : municipales, départementales, ville de Paris, Ministère des Armées
Mise en page AHMB

Maisons de l'avenue Cécile

Venant de la rue Jean-Jacques Rousseau, les nos 22 - 24 - 26 sont identiques et font partie des premières constructions en septembre 1929 (pour le 26, voir « La famille Hirsch » dans Histo-Mons n° 51 de janvier 2015).

Le 22 appartenait à Jules Vroman, terrassier à la Cie Fives-Lille, né en 1872 à Aeltre (B) et son épouse Marie-Louise Devyver, dévideuse, née la même année à Mooregem (B). Mariés en 1896 à Lille, lui habitait à Loos, elle au 201 rue du Long-Pot à Fives (son père était chauffeur et sa mère cabaretière à cette adresse). Le couple habite avec leurs filles, nées à Lille : Marie-Louise (1902) - Lucienne (1907) - Madeleine (1912). Jules y décédera en



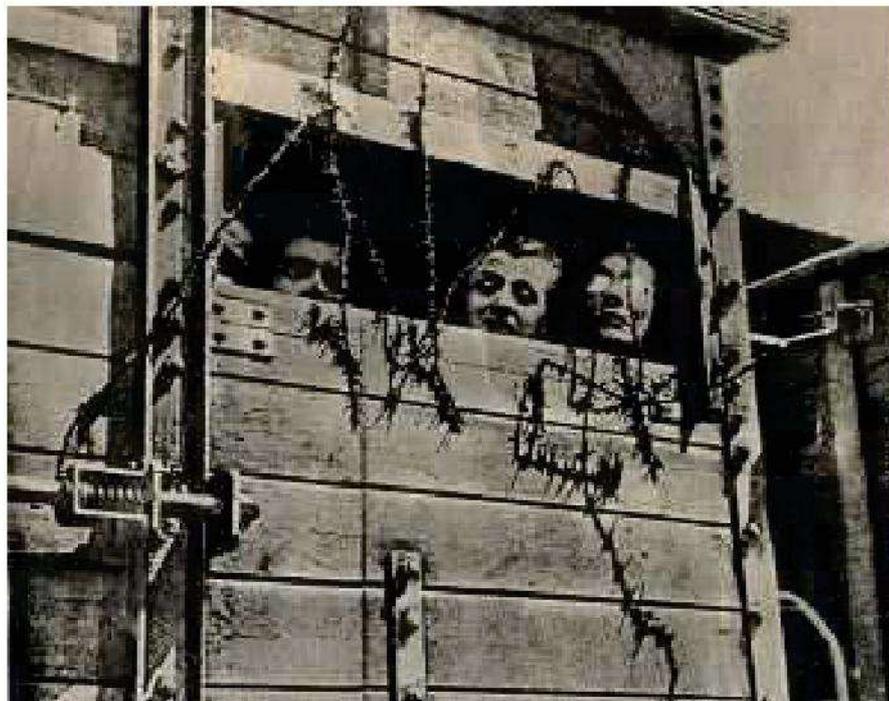
1938, son épouse en 1939 et leur fille Marie-Louise en 1951. Lucienne et Madeleine (célibataires) y habitent encore en 1962.

Au 24, maison de leur fille aînée Jeanne Vroman, née en 1898 au 29 rue Prouvost à Lille, mariée en 1920 avec Jules Dubois, *modeleur*, né en 1897 au 14 place Sébastopol à Lille. Lors de la Grande Guerre, celui-ci sera intoxiqué avec brûlures par les gaz le 15 juin 1918. *Auparavant ces 2 familles résidaient ensemble, au 272 rue Pierre Legrand, 5 cour Hallez à Fives.* En 1935, le couple vend leur habitation et s'installe boulanger au 142 rue du Bois à Lille-St Maurice.

La maison sera rachetée par Hector Flohart, né en 1891 section du Bourg à Pérenchies et Maria Barbry née en 1894 à Lille, 4 rue Malesherbes. Mariés en 1919 à Lille, ils résidaient 15 rue Paul Bert à Fives (*lui, mouleur à la faïencerie De Bruyne - elle, tricoteuse*). Puis en 1928 au 124 rue de Russie (rue de Pologne) à Fives, où ils auront un fils André né en 1923. En 1937, Hector devient le *soigneur (masseur)* du club de football professionnel le « Sporting Club Fivois », situé en face de la maison, avec l'entrée principale avenue Virnot. Au cours de la guerre, Hector Flohart entre dans la Résistance, sera arrêté et interné dans la prison de Loos du 14 juin au 31 août 1944. Walter Paarmann, responsable de la Gestapo à La Madeleine, met en place un transfert de détenus de la prison, par camions, vers la gare de Tourcoing. Hector fera partie des 871 détenus qui seront dans le dernier train de déportés du Nord de la France.

Le convoi prend la direction vers Gand-Anvers, puis la Hollande. Après 40 heures de transport dans des

conditions abominables, ils arrivent à Cologne le 3 septembre. Le lendemain, 250 embarquent dans un autre train vers Mülheim, pour déblayer la ville qui a été bombardée par les Alliés. Ce labeur fini, ils repartiront en train pour rejoindre leurs camarades et arriver le 7 septembre en gare d'Orianienbourg. Dès leur descente, ils partent à pied dans un faubourg, pour le camp de concentration de Sachsenhausen, complexe édifié sur près de 400 ha, délimité dans une zone marécageuse à 30 Km au Nord-Est de Berlin.



Du 17 au 19 octobre 1944, les 250 déportés de Mülheim sont envoyés à Kochendorf (*Wurtemberg*). Dans la dernière phase du III^e Reich, des camps de concentration avaient été construits près des usines, carrières ou mines de sel, pour utiliser des esclaves sous le slogan "*Vernichtung durch Arbeit*" (*destruction par le travail*). Début 1945, les Alliés de l'Ouest et de l'Est font leur jonction et convergent sur Berlin. Leur approche se fait sentir dans ces camps, la nervosité gagne tout le personnel d'encadrement, l'affolement s'installe par des ordres et contrordres.

Ci-contre : *quelques rescapés*

Les déportés seront entraînés dans d'effroyables « Marches de la mort ». Celle de Kochendorf commencera le 30 mars, ils sont environ 1300 qui doivent rejoindre le KL Dachau dans des conditions apocalyptiques.

Hector Flohart y décédera le 31 mars 1945. « Mort pour la France », son nom est inscrit (PLOHART Hector) sur notre monument dans les « Victimes de la Résistance ». En 1962, son épouse Maria Barbry habite encore dans la maison au 24.



Francis Clabaux, collaboration Annie Beaurenaud
Archives : municipales, départementales, nationales, Association C.M.A.P.L.
Mise en page AHMB

Suzanne Jannin

Introduction

Suzanne Jannin, un nom que peu de gens connaissent à Mons en Barœul . Et pourtant, elle y vécut les 20 dernières années de sa vie et repose dans le cimetière de la ville. Il n'y a rien d'anormal à cela si on omet de dire qu'elle fut une grande résistante durant la deuxième guerre mondiale et une aviatrice sans peur, au péril de sa vie, pendant la guerre d'Indochine.

Je vous propose de parcourir la vie de cette femme extraordinaire.

La jeunesse

Elle est née en 1912 à Belleville sur Meuse près de Verdun. Son père était marchand de charbon. Sa mère était femme au foyer. En 1916 elle quitte Belleville sur Meuse à cause de la guerre et son père s'éloigne d'elle car il est mobilisé. C'est dur pour elle. Elle gardera de cet événement une rancœur à l'égard des Allemands. En 1917, Elle a un frère qui s'appelle René. « René fera des études et Suzanne restera à la maison ! ». Elle supplie ses parents de la laisser poursuivre ses études jusqu'à la seconde. Elle est institutrice à Neuville Sur Ornain pendant un an et ensuite reprend des études en première philo devant l'incompréhension de ses parents.

De 1934 à 1939 , elle fait des études de chirurgie dentaire à Nancy. Pour payer ses études elle est surveillante dans un internat.

Son premier contact avec les avions arrive à l'âge de 16 ans. Elle a envie de voler quand elle voit des avions dans le ciel de Verdun. Elle surprend une conversation de son père qui lui dit « si j'étais plus jeune, j'apprendrais à piloter » .

A la fin de ses études secondaires , elle passe son baptême de l'air avec Christian Mönch¹ . Elle n'en parle pas à son père qui n'accepte pas que sa fille prenne des risques. Une fois redescendue sur terre, elle lui en parle.

En Mars 1939, elle réussit le concours d'aide de clinique. Ceci lui assure un avenir professionnel.

Immédiatement elle s'inscrit à l'aéro-club de Nancy-Tomblaine pour des cours de pilotage. Elle dit au directeur Monsieur Lemaître : « en août prochain je ferai des remplacements et je pourrai vous payer ». Cela marche ! Le moniteur lui fait confiance, elle peut commencer.



1939 : Suzanne Jannin à l'école de pilotage. Photo Magazine Bellone N°39

Après 9 heures de vol, elle est lâchée. Elle n'est pas sûre d'elle. Le moniteur Lemaître lui dit d'une voix autoritaire : « élève Jannin partez ! » et elle met les gaz.

Le plus dur est fait. Elle continue à s'entraîner. Elle est dentiste à Delle près de Montbéliard ce qui permet de payer des heures de vol. Mais la guerre éclate et elle ne peut pas obtenir son brevet de pilote.

¹ Christian Moench, 1905-1938, pilote de raid. En particulier, il s'est distingué pour le raid Paris-Tokyo-Paris en 1931 et le vol Paris-Tananarive. Il présidait depuis 1934 l'aéro-club de Nancy. Il se tue dans un accident d'avion en 1938.



1942, Suzanne Jannin et sa maman Anna-Fernande. Photo Collection Guy Jannin

Les années d'occupation allemande

En 1939, elle part sur les routes de France. Le dentiste chez qui elle travaille se réfugie à Toulon, alors que la femme du dentiste est à Ouistreham en Normandie. Elle a passé le permis de conduire en 1937, ce qui lui permet de prendre sa voiture, de la bourrer de livres, de vaisselle, de linges et d'aller à Ouistreham. Arrivée à Ouistreham, la femme du dentiste n'y est pas. Elle est à Carcassonne. Elle laisse les affaires dans une pension de famille et redescend avec sa voiture mais par manque d'argent s'arrête à Blain près de Nantes pour soigner les dents des Anglais dont le QG est à Blain. Elle redescend ensuite en train à Toulon pour se faire payer des reliquats de salaire par le dentiste émigré de Delle et enfin va travailler dans un cabinet dentaire à Nice. Ses parents la conjurent de rentrer à Verdun. Ils lui promettent de l'aider financièrement à son installation de dentiste. Alors que tout le monde fuit vers le sud, elle remonte dans l'Est et ouvre son cabinet dentaire à Verdun le 20 mars 1940.

En juin 1940 c'est l'exode. Elle envoie ses matériels de dentiste chez des amis en Charente et travaille à Verdun avec des équipements d'occasion.

Entre temps , Le 12 juin, elle part sur les routes avec une charrette et des meubles de sa maison en direction de Bar le duc. Ses parents l'accompagnent. Ce n'est pas une promenade, elle se fait bombarder par les Italiens à Chaumont.

Son père n'a pas pu suivre. Elle retourne à Verdun avec une vieille voiture et décide d'exercer son métier de dentiste avec ses vieux matériels. Fin juillet 1940, c'est le seul dentiste du département ! L'occupation allemande s'installe. Elle a les larmes aux yeux quand elle voit les Allemands défiler devant le monument aux morts, en claquant des bottes. Petit à petit, elle entre en résistance.

Elle se sert de sa position de dentiste pour aider les résistants et permettre à des prisonniers de s'enfuir. La secrétaire de la sous-préfecture a besoin d'un dentier. Elle échange le prix du dentier contre le prêt du tampon de la sous-préfecture. Le tampon lui est confié pendant 2 heures. Elle fait des empreintes avec son matériel et ensuite elle tamponne des fausses cartes d'identité pour des prisonniers qui peuvent s'évader en zone libre. Elle transporte des aviateurs anglais et américains de Verdun à la frontière suisse avec un agent féminin de « l'intelligence service » nommé Suzanne Kricq alias Régina. Régina sera tuée par une rafale de mitraillette en 1944, 4 jours avant le débarquement.

Ses déplacements passent inaperçus aux yeux des Allemands car elle possède deux cabinets dentaires et donc c'est normal qu'elle se déplace. Au cours d'un parachutage d'armes près de Bar le Duc, cinq de ses amis furent pris par les Allemands et fusillés. Elle aurait dû être avec eux si une affaire urgente ne l'avait pas appelée à Nancy. La Gestapo se doutait bien qu'elle était résistante mais ils n'arrivaient pas à la prendre.

La veille de la Libération, ils sont venus la chercher mais elle était à Nancy. Elle était allée chercher des étudiants en médecine pour aller dans les postes de secours des FFI. De retour à 17h, sa voisine lui dit « Suzanne, sauvez-vous, on vous attend depuis ce matin ». Du coup elle prend le maquis, le lendemain matin, et la Gestapo décide de tuer 16 hommes dans le tunnel de Tavannes : « les 16 fusillés de Tavannes » et aussi tous les hommes qui sont en prison. Suzanne Jannin fut une nouvelle fois sauvée.

C'était son destin.

Auteur :
Michel Lederc Ingénieur retraité. Ami de la famille Jannin

Comment Suzanne Jannin trompe les Allemands

Un fermier est arrêté par la Gestapo car il est soupçonné de cacher des armes. Suzanne a connaissance de cette arrestation. Elle va dans le champ du fermier et prend les armes qui se trouvent dans les bottes de paille pour les mettre dans les sacoches de sa bicyclette et les amener tranquillement à l'autre bout de la ville. Elle fait plusieurs voyages. Les armes sont ensuite acheminées en voiture dans le maquis de l'Argonne. Les Allemands n'ont rien trouvé dans le champ et le fermier ne fut pas fusillé.

Oui, elle avait peur mais elle disait « il faut aller de l'avant ». « Faire face » était sa devise.

En 1943, elle se met sous les ordres du commandant Laure , résistant gaulliste. Elle se qualifie néanmoins de « résistante indépendante » . Elle soigne des Allemands pour mieux se camoufler.

Suzanne dira : « être résistant c'est être roublard, agir par en-dessous ». Elle obtient ainsi des « ausweis » pour passer en zone libre. Elle est confrontée à des moments difficiles. Une résistante proche, Madame Potiez est arrêtée avec son groupe de résistants et son père meurt d'une pleurésie.

Son activité de dentiste était une couverture efficace. Elle donnait rendez-vous à des patients mais organisait avec eux, sur le fauteuil, des actions de résistance.

Elle deviendra chef du service médical FFI² dans la Meuse et sera nommée par Grandval chef départemental de la résistance avec le résistant Bertrand. Ce dernier sera fusillé dans la forêt de Clermont d'Argonne.

Juste après la libération , elle se heurte aux FTP³ qui veulent l'écartier. Elle devient la marraine du 150e bataillon d'infanterie du commandant Laure. En octobre 1944, elle est décorée de La Croix de guerre par Gilbert Grandval, chef de la résistance FFI dans l'Est.

Un épisode témoigne de la force de caractère que possédait Suzanne Jannin.

Son frère René est prisonnier en Allemagne. Elle a décidé d'aller le chercher.

Pour ce faire, en avril 1945, elle se procure un 4X4 avec l'aide du colonel de la 1ère armée à Strasbourg et, en compagnie d' un officier, se déplace à Memmingen où se trouvent des prisonniers français libérés par des Américains mais maintenus sur place pour ne pas encombrer les routes. Arrivée sur place, son frère est très surpris de la voir. Il veut bien sûr revenir en France mais avec des camarades.

Suzanne négocie avec le camp de Memmingen et emmène un groupe de 165 prisonniers. Elle se procure



1945, Suzanne Jannin avec des prisonniers de guerre à ramener en France, Photo Magazine Bellone N°39

2 Forces françaises de l'intérieur. Mouvement de résistance

3 Francs-tireurs et partisans. Mouvement de résistance du parti communiste français

Devant ce succès, le colonel Grandval lui demande de ramener d'autres prisonniers.

Elle se déplace également à Dachau pour libérer du camp 5 prisonniers originaires de Clermont d'Argonne. Au retour à Clermont d'Argonne, les cloches sonnent pour les accueillir.



1945, commémoration de la résistance FFI, Suzanne Jannin au centre, photo armée américaine

Le retour à l'aviation

Après la guerre, elle recrée l'aéro-club de Verdun. C'est une école de planeurs. La piste est louée au génie. Elle se remet à piloter des avions à moteur. Comme il n'y a pas d'école de pilotage dans la région, le samedi soir elle part à Mantes, dans une école, et revient le lundi.

Elle obtient là son brevet de pilote de 1er degré.

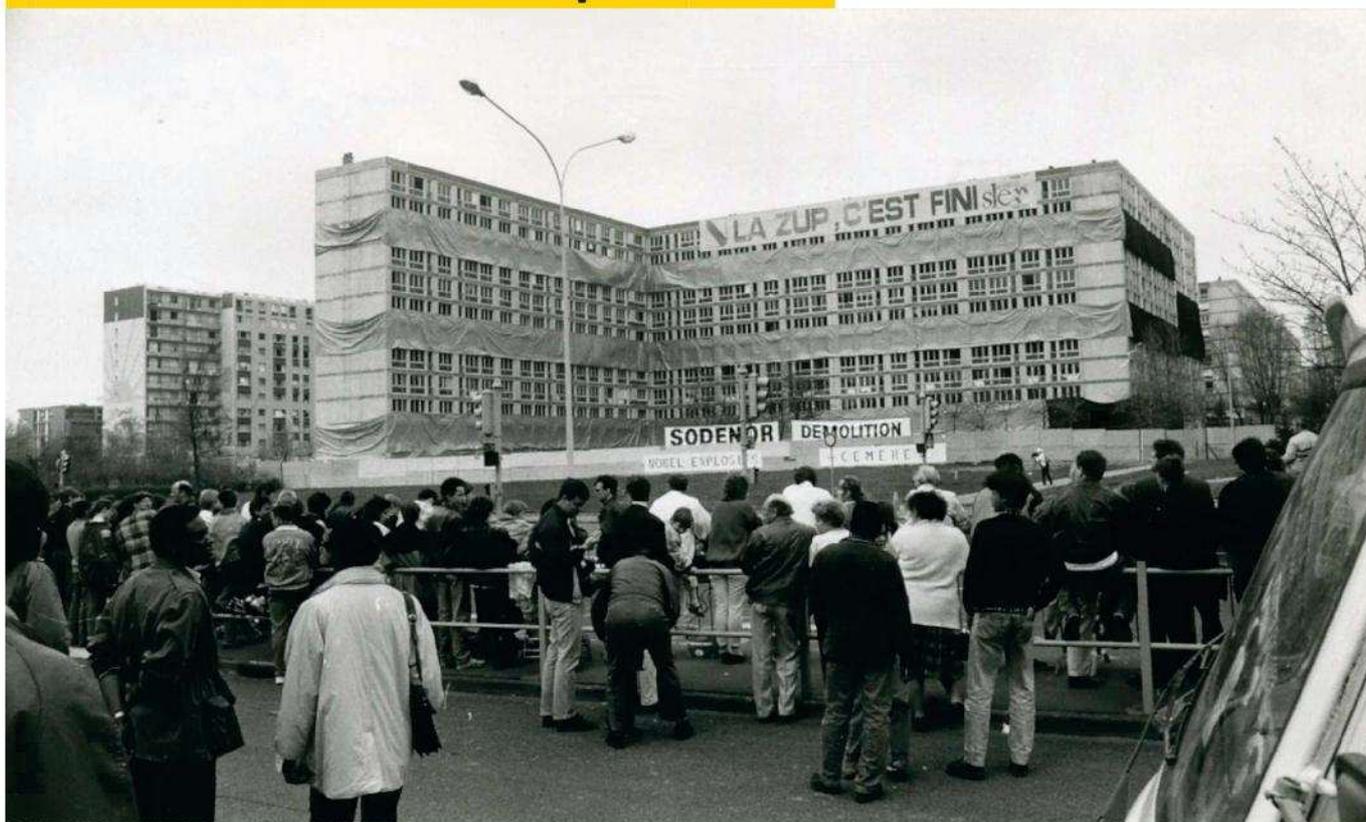
Pour se perfectionner elle va à Saint Yan. Elle y passe toutes ses vacances. Elle obtient son brevet de 2eme degré. Vient vite son brevet de moniteur passé avec Monsieur Bertin. Elle s'exerce à la voltige. C'est alors qu'elle décide de s'installer à Paris, rue Magenta.

En 1951, elle apprend que Valérie André est pilote d'hélicoptère en Indochine. Elle trouve sa vie au cabinet dentaire monotone. Elle décide alors de s'engager comme dentiste.

[fin de la première partie]. [Dans le prochain numéro, Suzanne s'engage en Indochine et affronte le danger pour sauver des vies]

Auteur :
Michel Lederc Ingénieur retraité. Ami de la famille Jannin

Mons Avant Mons Après



La Z.U.P. C'est fini



A gauche au fond, le bâtiment le Galion qui a été coupé en deux il y a peu de temps.

A droite, dans le lointain, on devine les bâtiments de la rue du Fort (angle avec l'avenue Marc Sangnier).

Difficile de se repérer. L'emplacement des nouveaux immeubles est très différent de l'ancienne barre démolie le samedi 16 avril 1988 à 15h30.